

## 2024 témoignage Mémoires du Congo

Mesdames, messieurs, Bonjour. Merci de me donner la parole.

J'ai été une des otages parmi tant d'autres que Luc ici présent et ses compagnons paras commandos ont pu sauver. Je profite de cet instant pour vous adresser, à toi cher Luc et tous tes compagnons de mission encore et encore mon éternelle reconnaissance ... merci.

Je m'appelle Brigitte Peneff, j'avais 7 ans au moment de la rébellion en 1964 à Stanleyville, aujourd'hui Kisangani. Des images sont restées indélébiles dans ma mémoire. Je vais vous en parler.

Il faut que je vous dise que nous étions une des familles les plus nombreuses restée à Stan, malgré les appels à évacuer la ville, dès le mois d'août 1964. Ma famille y est restée parce qu'elle avait confiance, se sentait chez elle. En effet, elle était au Congo depuis 1929.

Au moment des événements, ma grand-mère paternelle - dite Renée Peneff qui avait créé le magasin R. Peneff **photo 1** - était en voyage d'affaires. Son fils André était en Belgique.

Il restait donc au Congo : 3 de ses 4 fils : Alain, Marco et Michel, mon Papa, leurs épouses et leurs enfants. Nous étions 10 à Stan.

Les simbas, le nom que les rebelles congolais se sont attribué, sont entrés dans la ville. L'enfer de la rébellion va commencer pour nous. Quelque temps après, nous avons été obligés de rester dans nos maisons. Nous étions, à partir de ce moment-là, des otages.

Plus tard, le 27 octobre en pleine nuit, des hommes armés sont venus brutalement nous chercher pour nous emmener fissa fissa dans des voitures, dont la cox de mon père. Après ce moment, nous n'avons plus jamais revu, ni la cox, ni la maison.

Nous sommes arrivés à l'hôtel des Chutes. J'ai perçu une ambiance de panique. C'était effrayant !

Nous sommes entassés, debouts, dans la salle principale de l'hôtel, avec d'autres familles.

A un moment, les simbas emmènent tous les hommes et les grands garçons vers l'extérieur, dans des véhicules, pour les emmener dans des camps.

Moment déchirant : pas d'au revoir, des mères en larmes qui essaient de retenir leurs mari et leurs garçons, des coups de crosse dans le dos de ces hommes pour les faire avancer. Là, j'ai craqué, j'ai pleuré, j'avais peur qu'on donne des coups de crosse dans le dos de mon papa. Pour la petite fille que j'étais, c'était horrible. Ensuite, femmes et enfants ont été casés dans les chambres de l'hôtel. Pas de confort ! Nous étions 7, 3 adultes et 4 enfants, dans une chambre avec 1 seul lit double ! Une de mes tantes, Michèle Zoll, couchée par terre sur une couverture avec ses 2 jumeaux de 11 mois, Annick et Patrick. Une autre tante, Paule, ainsi que Maman, ma petite sœur Isabelle, âgée de 5 ans et demi et moi étions couchées transversalement sur le lit de 2 personnes.

La nourriture était insuffisante et infâme. J'ai su plus tard que des congolais, très attristés par notre sort, venaient, au péril de leur vie, nous passer par les fenêtres des repas et du lait pour les bébés, mes cousins.

Maman s'était improvisée secouriste. Elle passait de chambre en chambre pour soigner, apaiser, rassurer. Ma sœur et moi, l'accompagnions parfois, pas chaque fois. En effet, il arrivait à Maman de recueillir des témoignages difficiles. J'ai appris plus tard qu'il s'agissait de menaces, de maltraitances, voire de viols.

Un auteur britannique a comparé Maman à Florence Nightingale, célèbre infirmière de guerre. Il faut croire que Maman m'a inspirée, puisque je suis devenue infirmière.

Dans cet hôtel, je n'ai pas le souvenir de menaces de simbas à mon égard. Il y avait place pour des petites bulles d'enfance, faites de jeux, de courses dans les couloirs et de rires d'enfants. Sauf une fois : un autre enfant, ma sœur et moi, remontions l'escalier un peu bruyamment. Et là, un simba avec un singlet dégueulasse, un air répugnant, nous a menacés avec de gros yeux globuleux, en nous disant de vite rejoindre nos chambres, sinon couic.

Pendant ce temps, n'oublions pas que les hommes blancs étaient retenus dans des camps.

Mais un jour, les femmes et les enfants ont été transférés dans un autre hôtel, la résidence Victoria. Je n'ai aucun souvenir de ce transfert. Toujours est-il que je retrouve Papa et ses frères ... soulagement pour tous.

J'ai su par après qu'il y avait une raison stratégique à cela. Des négociations internationales étaient en effet en cours et Jomo Kenyatta, président du Kenya, était l'observateur qui devait vérifier si les otages de Stan étaient bien traités.

Comme c'était loin d'être le cas, les rebelles ont décidé de tous nous réunir à nouveau, hommes, femmes et enfants dans cette résidence Victoria. Les hommes blancs ont été priés de se raser parce qu'il fallait que tout le monde soit présentable. Finalement, Kenyatta n'est pas venu.

Alors arrive ce terrible 24 novembre. Tôt le matin, je vois mes parents se précipiter à la fenêtre. Ils étaient agités. J'ai su plus tard qu'ils avaient entendu des avions. C'est cela qui a rendu très nerveux les rebelles. Du coup, ils nous ont fait quitter nos chambres. Arrivés en bas à l'entrée de l'hôtel, première sensation : je suis éblouie par le soleil, puis effrayé par une haie de simbas, menaçants, grimés, armés de fusils et de lances. Ils nous ont fait avancer dans l'avenue Ketélé, en long cortège. Là, je donnais la main à mes parents et Isabelle était sur les épaules de Papa.

Au bout de cette avenue, nous avons entendu des tirs. Là, c'est la menace, c'est la terreur.

Mes parents se sont mis à courir avec Isabelle et moi vers une maison pour nous mettre à l'abri. Ils ont cassé un carreau pour y passer Isabelle à des personnes qui s'étaient déjà réfugiées à l'intérieur par un autre accès. Au moment où ils ont tenté de me passer aussi, une rafale nous a touchés. Maman a reçu une balle dans le mollet et moi un éclat de balle à la tête. Alors tous les 3, nous avons couru pour nous réfugier dans un petit cagibi. Tout de suite, nous sommes découverts par un simba. Nous avons fui à nouveau.

C'est alors que Papa a été blessé par une lance. Il nous a ensuite dirigés vers l'avenue. A ce moment, Maman dit en pleurant : « Nous ne reverrons plus Isabelle ! » Cela me glace.

Ensuite, Papa nous dit fermement de nous coucher parmi les corps, morts ou blessés, qui se trouvaient sur l'avenue et de « faire les morts ». Je me souviens avoir compris tout ce que cela voulait dire.

Couché sur mon ventre, je me glisse sous un corps corpulent. Ça me rassure.

Puis je lève la tête et je vois un simba qui s'avance et tire sur tout ce qui bouge. Il blesse Papa, Maman puis grièvement ma tante Michèle. Ensuite, il tire sur son époux, mon oncle Marco et le tue. Je l'ai vu. [Photo 2](#)

A côté d'eux, leurs 2 petits jumeaux étaient là et n'ont pas été touchés : un vrai miracle.

Plus tard, un para a confirmé m'avoir retrouvée sous un corps, en état de choc, ne sachant plus parler, ne sachant plus dire mon nom. Un journaliste britannique relatant l'événement a sous-titré la photo qu'il a prise de moi par « Little Miss Nobody », en référence au titre d'un célèbre film des années 30.

Revenons aux événements : les paras sont là. Les tirs se calment. Les paras et les valides dégagent les blessés dans les maisons proches. Heureusement, sur place, il y avait des otages indemnes qui m'ont reconnue et m'ont conduite dans la maison où l'on avait placé mes tantes et Maman. Là, je retrouve un peu mes esprits. En effet, en entrant dans cette maison, je trouve ma tante Michèle, qui vient de perdre son mari Marco et qui est gémissante de douleur, grièvement blessée au poumon. Je retrouve Maman, ensanglantée, blessée. Elle pleure. Elle implore un para d'aller rechercher Isabelle, toujours cachée dans la maison d'en face. Tout ce spectacle me rend muette et sidérée. Je ne sais que faire face à toutes ces détresses, ce sang, ces pleurs. Je suis calme, je ne sais qu'observer.

Puis, je nous vois être précipitamment embarquées dans des pickups pour être évacuées vers l'aéroport. Des C130 nous ont alors emmenées à Léopoldville. Ma tante et mes parents y ont été hospitalisés. La solidarité était remarquable : ma sœur et moi avons été prises en charge par une dame, Madame Peeters qui avait aussi été évacuée. [Photo 3](#) A Léo, nous avons été recueillies par des amis de mes parents pendant quelques jours, avant notre retour en Belgique en avion de ligne.

Alors, que sommes-nous devenus ? Isabelle et moi avons été accueillies par les parents de Maman qui avaient quitté Stan en 60 et vivaient à Etterbeek. Quel soulagement d'avoir reconnu dans la foule notre grand maman qui nous attendait à l'aérodrome militaire de Melsbroek ! Et le plus beau souvenir de mon retour, ce fut le meilleur macaroni au jambon-fromage du monde, celui que notre grand maman nous avait préparé pour ce soir-là.

Ce n'est que plus tard que mes parents ont pu rentrer, pour être encore hospitalisés à la clinique d'Etterbeek. Maman a subi plusieurs opérations et a gardé un handicap physique toute sa vie.

En ce qui me concerne, je me suis donc retrouvée en Belgique début décembre, à devoir porter cagoules, bas collants, bottines ... C'était un vrai déguisement pour moi qui n'avait connu que la chaleur du Congo !

Mes parents, amers, ont dû s'adapter à leur nouvelle vie en Belgique. Papa a trouvé du travail. Je les ai vus et entendus se remémorer avec leurs amis les anecdotes de leur belle jeunesse au Congo.

Après le décès de mes parents, j'ai éprouvé le besoin de retourner à Stan. J'avais un réel besoin de me réconcilier avec ma terre natale, l'ayant quittée brutalement et si violemment. Il a fallu quelques années mais mon vœu s'est réalisé en 2014. Avec mon mari, Marc, une amie Brigitte Becquet et notre ami Bernard Balteau, journaliste qui a réalisé un film sur ce retour au Congo, 50 ans après les événements. Ce film porte le nom que m'avait donné ce journaliste britannique en 1964 : « Little Miss Nobody ». [photo 4](#)

Ce voyage m'a comblée : j'ai pu revoir des lieux, très dégradés par rapport à mes souvenirs, et même des congolais qui se souvenaient de mes parents. Certains étaient très émus. Leur accueil a été touchant. Ils étaient très heureux de rencontrer des belges et quand je leur disais que j'étais née à Stan, alors là ... c'était du « Mama Brigitte ! » et toutes sortes de manifestations d'amitié ! Ce voyage m'a réparée.

J'ai la chance de m'être remise après avoir traversé cette période traumatisante en 1964. J'ai conscience que je suis une survivante. Ce n'est malheureusement pas le cas de dizaines de belges qui ont péri lors de la rébellion et surtout de milliers de congolais victimes des mêmes rebelles. Ça, je l'ai compris lors de mon retour au Congo, il y a 10 ans.

Contrairement aux enfants exposés aux conflits actuels, j'ai pu, comme les autres enfants qui vivaient à Stan, revenir dans un pays en paix, un autre « chez nous », qui a su donner un travail à nos pères et nous proposer un avenir en paix. Alors, pour les enfants qui, dans leur propre pays, sont victimes de conflits armés innommables et seront marqués à vie, j'ai une pensée très émue.

Maintenant, permettez-moi quelques remerciements :

À Marc mon époux qui m'a beaucoup aidée. Ses recherches m'ont permis de mieux retrouver les éléments de mon histoire.

A Bernard Balteau, notre ami journaliste, qui m'a déjà fait témoigner et qui nous a accompagné lors de mon retour au Congo. Il est cher à mon cœur. Il a donné du crédit à mes souvenirs.

A feu Monsieur Patrick Nothomb, jeune consul à Stan en 1964, qui par son talent de conciliation avec les rebelles et ses contacts avec les autorités belges a permis d'éviter un maximum de victimes.

A Monsieur Marc Georges qui a sollicité mon témoignage

Et encore aux paras sans qui je ne serais pas ici aujourd'hui ! [photos 5-6](#)

Enfin, à vous, merci de votre écoute et de votre patience.